



DOCKS 66 en coproduction avec Ana films et Vosges Télévision
présentent

RETOUR À FORBACH UN FILM DE RÉGIS SAUDER

Image Régis Sauder Assisté de Thomas Weber Son Pierre-Alain Mathieu Montage Florent Mangeot Montage son Mathieu Z'Graggen
Mixage Régis Diebold Étalonnage Gautier Gumpfer Musique et texte Laurent Gissonna Interprété par Deficiency
Productrices déléguées Docks 66 Aleksandra Cheuvreux et Violaine Harchin Une coproduction Docks 66, Ana films Milana Christitch, Vosges Télévision, Dominique Renaud
En partenariat avec Blixlab, Rec Et avec le soutien du Fonds D'aide à l'Innovation Audiovisuelle du Centre du cinéma et de l'image animée
de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur en partenariat avec le CNC, de la Région Grand-Est en partenariat avec le CNC, de la Procirop Société des Producteurs
de Brouillon d'un rêve de la Scam et du dispositif La Culture avec la Copie Privée.



Politis

Le blog
documentaire

franceinfo

Télérama

RETOUR À FORBACH

UN FILM DE RÉGIS SAUDER

FRANCE / 2016 / 1H18
SORTIE LE 19 AVRIL 2017

Régis Sauder revient dans le pavillon de son enfance à Forbach. Il y a 30 ans, il a fui cette ville pour se construire contre la violence et dans la honte de son milieu. Entre démons de l'extrémisme et déterminisme social, comment vivent ceux qui sont restés ? Ensemble, ils tissent mémoires individuelles et collectives pour interroger l'avenir à l'heure où la peur semble plus forte que jamais.



PRODUCTION

DOCKS 66
Aleksandra Cheuvreux & Violaine Harchin
en Coproduction avec

ANA FILMS
Milana Christitch

Liste technique

Réalisation Régis Sauder
Image Régis Sauder, Thomas Weber
Son Pierre-Alain Mathieu
Montage Florent Mangeot
Musique Deficiency

FESTIVALS

Cinéma du Réel 2017

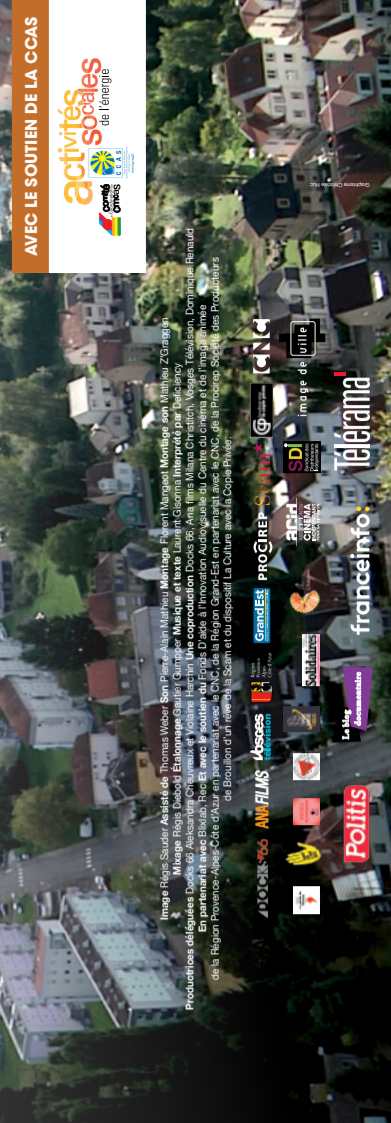
DISTRIBUTION

DOCKS 66
www.docks66.com
www.retour-a-forbach.com

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

RETOUR À FORBACH UN FILM DE RÉGIS SAUDER

DOCKS 66 en coproduction avec Ana Films et Voyage Télévision



CELUI QUI FAIT

RÉGIS SAUDER
CINÉASTE

Pourquoi revenir à Forbach pour y tourner un film ? Quel a été le point de départ de votre projet ?

Il n'y a pas eu un point de départ mais plusieurs. J'ai quitté Forbach après le Bac et j'y suis revenu régulièrement puis de moins en moins avec l'âge et ma vie ailleurs. C'est une succession de visites et de départs. Il y a dix ans dans le cadre de l'atelier documentaire de la Fémis, j'ai écrit un film qui s'appelait *Libérez Régis*. C'était une réflexion autour de l'héritage, un projet plus narcissique je crois. Je n'ai pas fait ce film, mais je crois que *Retour à Forbach* est né à ce moment-là. Entre temps, j'ai construit une manière cinématographique d'être au monde. J'ai réalisé *Nous, princesses de Clèves* et *Être là*. Mais l'idée de faire un film sur mon héritage ne m'a jamais quitté, et elle est liée au lieu d'où je viens et où tout a commencé. Le cinéma documentaire est une façon de transmettre et de partager une expérience, aussi intime soit elle. C'était important de faire le point sur ce qu'on m'avait donné.

Puis, il y a eu l'explosion du vote FN partout en France en 2014 et Forbach s'est retrouvé sous le feu des projecteurs. Philpott s'est présenté aux élections municipales et au premier tour, il est arrivé en tête. J'étais à Marseille à l'époque et cette stigmatisation de la ville m'a interpellé.

Avec ce film, vous poursuivez votre exploration des zones de non-droit comme dans *Nous, Princesses de Clèves*, situé dans les quartiers Nord de Marseille. Pourquoi ces territoires vous attirent-ils ?

Je ne procède pas par thématiques, mais par proximité. C'est-à-dire que dans *Nous, Princesses de Clèves*, j'ai fait un film dans le lycée où ma femme a enseigné pendant 15 ans. Il y avait la proximité de ce lieu. La façon dont ces territoires-là sont représentés me touche beaucoup. C'est vrai pour les quartiers Nord de Marseille, mais aussi pour Forbach dans les médias. Procéder à une autre forme de représentation de ces territoires m'importe. Forbach n'est pas un lieu anodin pour moi. J'y suis né, j'y ai grandi et une partie de ma famille y vit encore. Faire un film dans la ville de mon enfance, c'est parler d'un territoire qui m'est précieux et qui est traversé par des problématiques bien plus larges, universelles.

RETOUR À FORBACH

THIERRY PAQUOT

PHILOSOPHE DE L'URBAIN - PRÉSIDENT D'IMAGE DE VILLE

Un tel titre en appelle d'autres, comme l'immense poème d'Aimé Césaire, *Cahiers d'un retour au pays natal* ou l'émouvant récit autobiographique de Didier Eribon, *Retour à Reims*. Le mot « retour » nous murmure aussi « aller ». Il a bien fallu y aller pour en partir et y retourner, non ?

Régis ne dit pas grand chose sur sa naissance à Forbach et son rapport à cette maison parentale qu'il vide de ses meubles avec sa sœur. Il ne nous dit pas grand chose sur sa vie d'élève, ses copains, ses jeux d'enfants. Par contre, il s'attarde sur le relief collinaire de la ville, les grands arbres chargés de feuilles, la nature apaisante dans laquelle elle semble baigner et dont on devine difficilement le tohu-bohu usinier, le cri autoritaire des sirènes, les va-et-vient des ouvriers. On devine que l'économie locale est sinistrée, que les habitants de cette région confisquée par des dynasties industrielles ne savent plus trop quoi penser, que le ressentiment des uns s'articule au désespoir des autres.

Régis est parti pour échapper au destin ouvrier local, pour aller voir ailleurs s'il s'y trouvait. Il a oublié Forbach. Il s'en est détaché. Il en avait honte, non pas à cause de ses origines sociales, mais de ce contexte paternaliste, violent, injuste et raciste. Et puis, peut-être à cause de l'extrême-droite qui s'empare des esprits de gens ordinaires, dont d'anciens disciples.

J-J Harder soutient en 1678 sa thèse portant sur le « mal du pays » (*heimweh*), en latin *nostalgia*, terme formé à partir du grec *nostos* (« retour ») et *algos* (« mal ») qui désigne ce « mal-être » qui s'empare des mercenaires suisses éloignés trop longtemps de chez eux et dont le seul médicament consiste à revoir leurs montagnes... La nostalgie est un sentiment cotonneux qui déclenche aussi bien les larmes que la colère. Forbach ne lui plaît plus. Tel Nestor (célèbre guerrier de la mythologie grecque dont le nom provient justement de *nostos*), après bien des périples, Régis est devenu plus sage mais pas pour autant serein. Avec sagesse, il apprécie les récits de celles et ceux qui sont restés tout en partant, de cette femme du grand ensemble devenue enseignante là même où elle a appris le français, de cet ouvrier dont la femme musulmane porte librement le voile. Ils sont partis de leur condition d'origine pour une autre destination dans la même localité. Ils sont partis en restant. Régis est resté en partant. À dire vrai, il n'a jamais vraiment pu partir, un bout de Forbach demeure en lui, telle une intranquillité muette.

De l'intime au politique

Si *Retour à Forbach* s'inscrit dans une veine autobiographique, le film quitte progressivement la sphère de l'intime pour conjuguer mémoire individuelle et mémoire collective. Se livrant avec sincérité à sa propre socioanalyse, Régis Sauder évoque sa trajectoire sociale, son « parcours transclasse », la honte de son milieu et la nécessité d'identifier les mécanismes de domination symbolique à l'œuvre dans sa ville d'origine. Par une démarche analogue à celle de l'écrivain Annie Ernaux, pour laquelle « l'intime est toujours du social », celui qui a connu mobilité géographique et mobilité sociale va à la rencontre de celles et ceux qui sont restés et ont tenté de se construire sur ce territoire. Le récit individuel cède alors la place à un récit choral : comment chacun a-t-il fait pour bâtir son propre parcours sur ces terres meurtries, en proie aux difficultés économiques des villes ouvrières à l'heure de la désindustrialisation ? Le spectre du Front National, dont les scores aux élections municipales en 2014 avaient propulsé leur candidat en tête du premier tour, plane au-dessus des têtes. Comment en est-on arrivé là ? Comment envisager et se réinventer un avenir ? Comment se réconcilier avec la ville et son histoire ? Le film interroge le rapport de l'homme à la cité, dessinant un arc narratif reliant résolument questionnements intimes et politiques, établissant inlassablement des liens (entre les individus, entre passé et présent, entre citoyens et institutions...) dans un mouvement de réconciliation et d'apaisement.

CELLES QUI REGARDENT

NARUNA KAPLAN DE MACEDO, CINÉASTE MEMBRE DE L'ACID
ANNIE ERNAUX, ÉCRIVAIN

Retour à Forbach est construit comme un voyage initiatique à l'envers.

Un homme déjà grand retourne vers l'enfant qu'il a été.

Il nous prend à témoin pour tenter de donner corps à la place qu'il a su trouver dans le monde. Une place construite avec Forbach, depuis Forbach, malgré Forbach.

Point d'origine, point de rupture.

Forbach est la ville de l'enfance que le cinéaste (re)construit pour nous avec ses impressions, ses hésitations. Un lieu qu'il connaît sans le reconnaître, filmé du point de vue de l'étrangeté, offert à nos regards comme des blocs de béton sensibles, imbriqués dans ses souvenirs doux-amers avec la précision aigüe du trauma.

On retrouve avec lui les bancs de l'école, les arbres du jardin.

On retrouve les armoires de la maison de famille, à vendre puis vendue.

On regarde par-dessus son épaule la ville filmée avec douceur, sur laquelle l'implacable bande son assène les noms égrenés lors du dépouillement du vote où le Front National rafle la mise. Voyage à Forbach, ville fantôme, ville vivante, ville usée, ville trouée. Voyage dans toutes les possibilités d'une ville et d'une vie aujourd'hui en France.

Un voyage, c'est aussi ce qu'a vu Annie Ernaux. Son regard d'écrivain résonne comme une invitation :



« J'ai regardé hier soir le documentaire de Régis Sauder et depuis, j'ai l'impression d'être réellement allée à Forbach, et sûrement pas comme Hollande en coup de vent, d'avoir été immergée dans l'histoire morte de cette cité, les houillères, et le présent des gens, leur immense délaissement, leur désarroi, leurs souvenirs aussi. Il y a un souci constant de montrer les rues, les commerces, les immeubles, les pavillons, et puis les gens, qui portent les uns le passé, les autres le présent et l'avenir. C'est ça, non pas seulement vivre dans une ville, ici Forbach, mais « être » d'une ville comme Forbach, avoir le souvenir d'une cité rasée, de l'école, des amitiés, c'est s'être construit avec ça, comme dit une femme, et envisager d'y rester. La maison d'enfance idée et à la fin vendue à Ahmed, très belle ouverture et beau final d'une nouvelle transmission. L'émotion n'est pas sollicitée, elle vient des images, des mots à la fois directs et pudiques sur la honte. »

Explorations

Tel un arpenteur, Régis Sauder dresse une cartographie sensible de sa ville d'origine. La caméra chemine et se fige parfois, composant en une série de plans fixes le récit muet et kaléidoscopique des nombreux commerces contraints de mettre la clef sous la porte, sans espoir de trouver repreneurs. Des caractères typographiques au charme désuet ornent les devantures, dernières traces de l'existence d'un bar, ou d'une boutique « spécial jeune ». Ces plans ont une profondeur de champ qui est aussi celle de l'Histoire... A ces images de l'urbain s'opposent comme autant de respirations des plans d'extérieur sur des arbres majestueux et séculaires, témoins muets eux aussi des mutations de la ville. Ne faudrait-il pas prendre en charge ces récits qui s'effacent, raconter les cités disparues et la vie dans ces quartiers populaires ? La maison familiale qui se vide rappelle Forbach se vidant de sa mémoire. Que peut le cinéma, si ce n'est justement retenir les souvenirs avant qu'ils ne s'enfouissent inexorablement ? Le processus documentaire permet cela, tout en racontant quelque chose du tournage en train de se faire. Les protagonistes s'interpellent entre eux, interpellent le cinéaste et les voix se mêlent pour reconstruire ensemble une histoire de la ville. La fin de l'extraction minière avait laissé les sous-sols dans un état désastreux, les failles et les gouffres menaçant d'éroulement certains édifices. La fragilité des fondations hypothèque l'avenir, nous rappelle le cinéaste convaincu que la nouvelle génération devra se construire sur la nécessité de la mémoire et de l'histoire.



CELUI QUI MONTRE

EMMANUEL VIGNE
CINÉMA LE MÉLIES,
PORT-DE-BOUC

Retour à Forbach pose et porte au loin l'éternelle question du regard. Un lent travelling arrière offrant à voir, au fur et à mesure, l'histoire intime, familiale, collective, et, en plan d'ensemble, la grande Histoire. Son et image s'éloignent parfois, prenant la route pour chacun chercher sa vérité : tu n'as rien vu à Forbach. Ou certains n'ont rien vu venir, rêvant peut-être de réparer l'histoire. Dans la dissociation de l'universalisme et de l'universalité – l'un n'impliquant pas nécessairement l'autre –, Régis Sauder amène par l'image-mouvement le spectateur à enfin voir ce qui l'entoure. À prendre conscience. Alors, nous devenons Régis Sauder. Et des rues enneigées de Forbach aux impasses, frappées l'été d'un soleil de plomb, de Port-de-Bouc – quels échos entre ces deux cités ! – l'image en mouvement se mue en fil d'Ariane d'une poésie, d'une politique, communes à la « nature d'être des parlants ». Nul portrait *hic et nunc* d'une France (mais nous pourrions à l'envi en exploser ses frontières), mal et trop souvent imprimées à l'écran, n'avait touché aussi juste. Plus qu'un aggiornamento social et industriel, qui ne rend nullement compte d'un état, mais au contraire d'une dynamique – aussi inquiétante soit-elle –, *Retour à Forbach* orchestre les masses en jeu, dans la temporalité qui est la sienne. C'est l'impressionnant travail sonore qui fait également sens : ne restent comme écho d'une industrie perdue que les saillies métalliques du groupe Deficiency, contenant dans ses morceaux la rage effleurée des témoignages épars. C'est alors qu'apparaît perceptiblement la construction d'un récit littéraire, où l'image symbolique se substitue à l'image absente, mais jamais aux mots. Et comme en littérature, « l'image est un acte et non une chose ». C'est à cet endroit précis que Régis Sauder invente un langage, se rajoutant aux autres langages du cinématographe, où la somme du tout est supérieure au simple ajout de ses parties. Supérieure à la question industrielle – ou post-industrielle –, politique, urbaine, familiale, intime : le regard se rapproche après s'être éloigné, travelling avant.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 25 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org